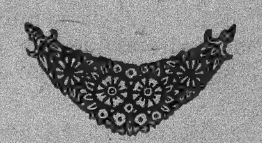
"LE CONFLIT DE RACES AU FOYER"

Hommage de l'auteur.



CONFERENCE DONNEE PAR LE

R. P. HUDON, S. J.

LE 14 NOVEMBRE 1915

A EDMONTON

PREMIERE PARTIE

LE FOYER ETEINT

Sur les champs de bataille de France, Français et Allemands s'affrontent avec furie.

Ces combats sanglants, ces ouragans de mitraille, ces armes blanches qui frémissent et se couvrent d'un sang rouge, ces appels, ces cris, ces râles, tout cela existe, parceque au plus profond du coeur des hommes s'agite la haine ou l'amour des races, qui se traduit par des conflits à mains armées.

Ailleurs, au sein de quelques foyers, la même lutte âpre se poursuit.

Des familles sont dechirées, parceque, dans leur sein, l'unité a été brisée. L'idée allemande s'y heurte à l'idée française et les membres sortent meurtris de cette lutte implacable.

Ce problème du conflit des races au foyer, j'en voudrais présenter une analyse que je crois vivante, vécue, en examinant avec vous pendant quelques instants, trois ouvrages où la question a été posée.

* * *

Par le mariage, l'homme et la femme sont unis et devront rester unis. Là se trouve le bonheur.

Bien des causes contribuent à cimenter cette union ; l'amour, la beauté, l'esprit, la vertu ; bien des circonstances tendent à dissoudre cette union, à repousser l'un de l'autre, deux êtres faits pour n'avoir qu'une seule âme, qu'un seul coeur, qu'une seule chair.

De même, qu'une même langue, que des goûts communs, des qualités semblables ou bien différentes, mais qui se complètent, facilitent l'accord ou l'harmonie, développent l'affection et l'attachement, ainsi une fissure peut se produire qui disloque le foyer, en disperse les pierres refroidies aux quatre vents de la solitude ; ce peuvent être, la différence de religion, de race, des positions sociales dissemblables, une éducation trop accentuée en sens opposés, des âges vraiment trop



Sur les champs de bataille de France, Français et Allemands s'affrontent avec furie.

Ces combats sanglants, ces ouragans de mitraille, ces armes blanches qui frémissent et se couvrent d'un sang rouge, ces appels, ces cris, ces râles, tout cela existe, parceque au plus profond du coeur des hommes s'agite la haine ou l'amour des races, qui se traduit par des conflits à mains armées.

Ailleurs, au sein de quelques foyers, la même lutte âpre se poursuit.

Des familles sont déchirées, parceque, dans leur sein, l'unité a été brisée. L'idée allemande s'y heurte à l'idée française et les membres sortent meurtris de cette lutte implacable.

Ce problème du conflit des races au foyer, j'en voudrais présenter une analyse que je crois vivante, vécue, en examinant avec vous pendant quelques instants, trois ouvrages où la question a été posée.

* * *

Par le mariage, l'homme et la femme sont unis et devront rester unis. Là se trouve le bonheur.

Bien des causes contribuent à cimenter cette union ; l'amour, la beauté, l'esprit, la vertu ; bien des circonstances tendent à dissoudre cette union, à repousser l'un de l'autre, deux êtres faits pour n'avoir qu'une seule âme, qu'un seul coeur, qu'une seule chair.

De même, qu'une même langue, que des goûts communs, des qualités semblables ou bien différentes, mais qui se complètent, facilitent l'accord ou l'harmonie, développent l'affection et l'attachement, ainsi une fissure peut se produire qui disloque le foyer, en disperse les pierres refroidies aux quatre vents de la solitude ; ce peuvent être, la différence de religion, de race, des positions sociales dissemblables, une éducation trop accentuée en sens opposés, des âges vraiment trop

distants. Parmi ces causes possibles qui agissent quelquefois (pas toujours) se trouve l'opposition des races.

Quand deux âmes jeunes se rencontrent, se regardent, se plaisent et jurent de s'aimer éternellement — ce qui promet bien une lune de miel de quelques mois sans nuage — elles oublient parfois qu'en elles des siècles vivent, qu'elles sont l'aboutissement d'une longue lignée d'aïeux, et que dans la nouvelle famille qu'elles vont fonder, deux êtres — Jacob et Esau — se battront au sein de leur mère.

C'est ce conflit que je vais étudier à l'aide de quelques romans contemporains.

L'Alsace ou la Lorraine sera le champ principal de notre étude, l'Alsace et la Lorraine, l'un des enjeux de la terrifiante guerre dont les récits nous pétrifient d'horreur.

Trois ouvrages nous serviront de guide, les Oberlé de René Bazin, Colette Baudoche de Maurice Barrès et les Frontières du Coeur de Victor Margueritte.

Dans le premier, nous verrons comment des Alsaciens vont perdre ce qu'ils ont de plus précieux, l'Alsace ; dans le second, il nous sera donné d'assister au commencement d'une idylle que des scrupules de délicatesse vont réduire à néant ; dans le troisième, se posera le problème de concilier ensemble la fidélité aux traditions et la fidélité conjugale.

* * *

LES OBERLE

L'histoire des Oberlé est simple.

Ils sont trois de la lignée, le grand-père, Philippe Oberlé, le père, Joseph Oberlé et le fils, Jean Oberlé.

En des circonstances ordinaires, cette famille n'eût pas eu d'histoire. Les Oberlé, modèles de probité, de distinction discrète, eussent été de père en fils, de braves Alsaciens, amis de la France, et des Français.

La guerre de 1870 éclate. Cette guerre eût pu accumuler les ruines au foyer, détruire la maison, creuser des fosses : elle fit plus, elle posa au sein de la famille Oberlé, le problème des races ; le problème posé, la trahison pénétra, là où avait régné l'honneur ; là où on n'aurait dû rencontrer que de nobles vaincus, on vit un rénégat. Les conséquences furent terribles, non point tant parcequ'une famille sombra, que parcequ'elle sombra dans le déshonneur.

Le grand-père, Philippe Oberlé, grand industriel, demeura indomptable jusqu'aux derniers jours. Député protestataire, il fut fidèle ; quand la vie vacillait en lui, qu'une simple lueur intermittente lui permettait à peine d'ètre rangé parmi les vivants, que sa langue paralysée l'empêchait de communiquer sa pensée autrement que par de rares billets, son patriotisme intransigeant et fier, lui mérita de tomber comme un chêne superbe, avec fracas, mais dans toute sa majesté.

Le père, Joseph Oberlé était d'autre trempe. Soldat français pendant la guerre, il accepta ensuite de revenir diriger l'usine. Par intérêt, et aussi par ambition, il perdit vite son esprit de résistance ; peu à peu il évolua ; enfin, il passa arme et bagage au parti allemand. Ce fut la grande erreur de sa vie qui troubla à jamais la paix de sa demeure. De son fils, Jean, il voulut faire un Allemand, afin disait-il de le soustraire au malheur de vivre en vaincu.

Il avait oublié que si lui Joseph Oberlé, était passé au parti allemand, il n'était pas en son pouvoir de devenir allemand. On ne porte pas en soi des siècles de traditions, on n'a pas dans les veines le sang d'une race, par son propre vouloir; aussi bien, on peut devenir transfuge, traître, rénégat, mais on ne change pas sa race ni sa famille : ceci est au-delà du pouvoir d'un homme. On ne peut pas plus renoncer à son être qu'à sa figure. Joseph Oberlé portait en lui l'âme alsacienne, et malgré lui, peut-être, il la transfusa avec son sang dans le coeur de son fils.

Jean, trop jeune, ignorait d'abord les forces latentes qui s'agitaient en lui.

Au cours de son éducation en Allemagne, faisant sans cesse des retours sur ses impressions, il constata qu'il n'était pas Allemand, qu'il était autre, il finit par s'apercevoir qu'il était Alsacien, et, obscurément il se mit à désirer de devenir Français. Il avait conservé une droiture intime et ce fut cette droiture qui le préserva de l'apostasie. Au fond de tout changement de race, il y a fourberie, intérêt, ambition. Philippe, Joseph, Jean Oberlé. Voilà les trois personnages principaux. Autour d'eux, s'agitent d'autres acteurs. Il y a Lucienne, fille de Joseph Oberlé, coquette, coeur de pierre, ambitieuse, dont l'éducation trop moderne, en rupture avec le passé, enivra son jeune cerveau. Quand elle revint à la maison, elle était la digne fille de son père, méprisant presque son héroïque mère que Jean, mieux inspiré, aimait et vénérait, il y encore l'oncle Ulrich, un Alacien de vieille roche, qui se réserve pour des jours meilleurs.

Lucienne acceptera les avances d'un officier prussien ; ce mariage en vue, qui favorisera les ambitions de Joseph Oberlé, excitera la violente indignation du grand-père Philip-

pe Oberlé, transpercera de douleur et d'angoisse le coeur de Monique la mère, et finira par détruire l'avenir de Jean. Celui-ci devra renoncer à Odile Bastian, une jolie fleur alsacienne, toute faite de grâce, de candeur, en apparence frêle comme un réseau, mais souple et forte comme une tige d'acier. Le père, Xavier Bastian, un vieux de la vieille, joyeux et fort pousse jusqu'à l'héroïsme le culte farouche de la race. Il ne sait pas transiger : ce qu'il a hérité de ses ancêtres, il le transmettra intégralement à sa postérité : pas une parcelle ne sera perdue.

* * *

A propos de ce que je viens de dire, de Jean remontant, si je puis dire, à la première source de sa vie, retraçant sa vraie mentalité, retrouvant dans son âme, l'âme des ancêtres, qu'on me permette une remarque.

Les Canadiens-français de la Province de Québec, sont certes attachés à leurs traditions et coutumes ; ils le sont moins peut-être que les Canadiens-français vivant aux Etats-Unis et dans les autres provinces du Canada, parceque là, ils constatent mieux qu'ils sont autres. Cette constatation les amène à être plus actifs, plus ouverts , dans la Province de Québec, le Canadien-français n'a qu'à se laisser vivre ; ailleurs, il se redresse pour ne pas mourir.

* * *

Donc Joseph Oberle est passé à l'ennemi. Ses ouvriers se sont insurgés ; un tiers a été remplacé parceque quelques-uns, mécontents ont murmuré tout bas, mais assez fort pour que le patron l'entende, le mot de rénégat.

Trouvant trop lourd le fardeau de vaincu, voulant sortir des rangs de la minorité, il a cherché un prétexte; "mes enfants, dit-il, auront une vie plus douce que la mienne." C'est pourquoi son fils à étudié à Munich, sa fille à Baden-Baden.

Ce n'était qu'un prétexte. Sa raison d'agir ? Se frayer une voie nouvelle; répudier la cause alsacienne, accepter l'idéal allemand.

Voilà la fissure ; peu à peu elles s'agrandira; elle deviendra lézarde. puis crevasse ; enfin, la maison s'écroulera. Les scènes qui vont suivre feront assister aux incidents qui amènent la catastrophe .

* * *

1ère SCENE : Jean est de retour de Munich—il est seul, le soir, à la maison.

Il a refusé d'aller dîner chez le conseiller von Boscher, Le père s'y est rendu par calcul, la mère par obéissance, la fille par vanité; ce qu'il faut à Joseph Oberlé, ce sont des relations nouvelles, fusse au prix de sa déchéance.

La famille est déjà divisée et son bonheur chancelle.

Jean est seul, le premier soir de son arrivée.

C'est donc là, la réception du fils. Au lieu des chaudes caresses familiales, près d'un foyer à la flamme brillante, une chambre solitaire. Le père qui soigne ses intérêts a réussi à amener avec lui toute la famille sauf Jean. Celui-ci sent que pour rien au monde, il ne doit sacrifier ses sentiments intimes. Jean ne veut pas être Allemand ; il n'a pas de haine contre les Allemands, il les admire même ; seulement, il se sent autre, il se sent supérieur--c'est lui qui l'affirme—il est décidé à rester grand ; il le sera par la résignation ; par la douleur, aussi, il le sera.

Jean est un jeune homme d'équilibre. Il sera lui, se gardant à la fois, et contre une haine aveugle et contre un engouement futile.

Il sert de contraste à ces Français de France qui naguère vantaient étourdiment l'Allemagne, prisaient l'Allemagne, dégoisaient inconsidérément contre la France, parlaient toujours à son détriment, toujours en faveur de la sempiternelle Allemagne.

Qu'un Allemand admire l'Allemagne, personne ne s'en étonnera ; c'est un sentiment compréhensible. Qu'un Français s'enthousiasme de l'Allemagne, ce peut être largeur d'esprit, à condition pourtant, que la France ne soit pas traitée ni jugée injustement. La "TEUTOMANIE" a inspiré des pages curieuses; je n'aurai pas la cruauté d'en faire reproche; le sang gaulois, le vieux sang gaulois qui coule à flots a lavé ces naïvetés irréfléchies, mais encore est-il permis de les rappeler, pour s'en faire des leçons de sagesse future.

Oserai-je ajouter que "l'anglomanie" ne fut pas non plus tout à fait ignorée en France ? L'anglomanie ridicule n'a pas fleuri uniquement en France : au Canada, des tiges ont aussi poussé. Teutomanie, anglomanie, c'est tout un : elles révèlent toutes deux une âme courtisane: toutes deux reçoivent la même récompense, le mépris des Allemands et des Anglais.

* * *

2ème SCENE : Le lendemain, le fils et le père se rencontrent.

Jean calme, résigné fait à son père un aveu.

Il n'est pas Allemand ; il ne le sera jamais. Le père res-

te surpris. Il reprend encore une fois sa justification, sa justification devant son fils, mais pour soi, pour se soulager du tourment intérieur qui le travaille. Il a voulu, dit-il, tuer dans sa famille l'esprit d'opposition, fatal, à son sens; il a manqué sa vie, il ne veut pas que ses enfants manquent la leur.

Cette thèse se défendrait à la rigueur, si le père n'était pas un parfait égoïste, tout entier à ses calculs ambitieux. Mais de fait, s'il avait accepté noblement sa situation de vaincu, est-ce qu'il aurait songé à la possibilité de voir abandonner par ses enfants une cause sacrée ?

Mais en réfléchissant, il a déterminé le débacle, sa femme est sa victime, son fils son adversaire, sa fille dévoyée, son oeuvre. Pour arriver à ce beau résultat, il a arraché deux enfants à l'étreinte de leur mère, il les a soustraits à son influence : il a privé pendant un certain temps une mère de ses deux enfants, tant il est vrai, qu'une fois, un acte posé, il n'est plus en notre pouvoir d'en empêcher les suites fatales, logiques, et que par conséquent, le vieux devoir qui consiste à marcher droit dans la voie de l'honneur, restera quand même la politique la plus habile, la plus avisée, la plus subtile De Maistre ambassadeur disait: "Mon habileté consiste à dire ce que je pense. Les autres diplomates sont pris; ils me supposent toujours des intentions que je cache."

* * *

3ème SCENE : On est à table. Tout le monde est malheureux dans cette famille. Le grand-pere est à sa place, silencieux. Il a appris de l'oncle Ulrich que Jean est d'un métal sans alliage, sans paille. A cette nouvelle, il a écrit : "C'est le dernière joie de ma vie." Ce témoin d'un autre âge qui a lutté sans faiblir, n'est donc pas heureux. Non. Il n'a jamais accepté le capitulation de Joseph Oberlé, mais il en souffre.

Lucienne est passée à l'ennemi. Au couvent, elle a entendu dire que la cause de l'Alsace est finie, que c'est une cause ridicule—on se croirait au Canada. Lucienne s'identifie avec les vainqueurs, elle parle de "NOTRE ARMEE", en parlant de l'armée allemande. Cependant, elle souffre, elle étouffe, parcequ'elle rencontre la contradiction, contradiction chez son grand-père : elle s'en irrite, se dépite ; contradiction de la part de sa mère, qu'elle commence à mal juger; elle la trouve arriérée, effacée, étroite, timide. Elle n'est pas heureuse, et elle rend sa mère malheureuse.

Jean admire sa mère, il la plaint parce qu'elle souffre et pleure ; il l'admire parce qu'elle se redresse dans la mesure de son pouvoir : Jean trouve sa mère touchante. Il ne juge

pas encore son père ; mais, dès le premier jour, alors qu'il s'attendait à goûter aux joies de l'harmonie au foyer, son bonheur est flétri ; il n'est pas heureux. Et Joseph Oberlé, chargé de faire le bonheur des siens, cause de tout ce désarroi, ne désarmera pas. Il ira jusqu'au bout et brisera les coeurs les mieux faits pour l'aimer. Il persistera, mais l'aiguillon d'une honte secrète le tourmentera. A table, on s'observe, on est gêné, on garde le silence. Lucienne estime que la cause de l'Alsace est perdue. C'est son refrain.

* * *

Ironie de l'histoire. C'était hier l'opinion de l'Allemagne; c'était l'avis des étrangers toujours prompts à répudier la cause des faibles. Hier, c'était le sentiment de beaucoup de Français. Si l'on m'avait interrogé, j'aurais répondu : "Je n'en sais rien; mais il y a une chose que je sais, c'est que l'espoir des Alsaciens est vivant, c'est que Bazin, Barrès, Acker, Hansi, Wetterlé et d'autres sonnent la charge du réconfort; ce que je sais, c'est que les éternels vaincus, les Irlandais, les Polonais, sont vivants, prêts à toute résurrection soudaine ; ce que je sais, c'est que l'on a prédit souvent l'extinction des Canadiens-français ; on a dû reprendre ces pseudo-prophéties par la faute des Canadiens-français qui s'obstinent à vivre ; on prédit à nouveau leur mort pour demain, et, ce que je sais, c'est qu'ils enterreront leurs fossoyeurs ; ce que je sais, c'est que la cause de l'Alsace est nôtre, par bien des côtés, ce que je sais, c'est que lorsqu'éclatera sous les voutes de la cathédrale de Metz, le TE DEUM annoncé par la grande voix de Monsabré, nous saurons nous y unir, mais en compensation, nous demanderons aux Français de faire LEUR, à notre sujet, notre devise : "JE ME SOUVIENS" ; nous leur demanderons de croire à la survivance de la langue française en Amérique, et d'accorder aux ouvriers de la première heure, un souvenir de reconnaissance, pour avoir réalisé ce que plusieurs ont contemplé trop souvent avec indifférence, la survivance française en Amérique, n'ayant jamais eu, je l'espère, comme Joseph Oberlé, des raisons spécieuses pour en cacher d'autres, moins avouables.

* * *

4ème SCENE : En face des Oberlé désunis, divisés, désemparés, une autre famille, terrienne celle-là, n'ayant d'autre ambition que la terre, était demeurée une, intacte.

Le vieux Bastian solide comme un roc était resté fidèle. A son foyer, il y avait une jeune fille, Odile—un nom bien alsacien,—que Jean avait aimée jadis, qu'il aimait dans son souvenir.

Les Bastian et les Oberlé ne se voyaient plus, non que les Oberlé eussent rompu les relations, mais parceque les Bastian susceptibles sur le point d'honneur ne voulaient plus les recevoir.

Bastian sait que Jean est Alsacien de coeur ; l'oncle Ulrich le lui a dit : mais qu'importe, il est le fils d'un rénégat.

Et Jean se présente, le coeur battant.

"Pour une fois", dit le vieux Bastian, d'une voix grave ; "entre comme ton père, autrefois, quand il en était digne". Mais la mère Bastian le regarde surprise, et semble se demander à quel titre vient cet intrus ? Et pendant tout le temps que Jean est là, elle ne lève pas les yeux et garde un silence cruel. Le vieux Bastian va enfin le reconduire, par un chemin détourné: il ne veut pas que l'on voit Jean sortant de chez lui.

Le patriotisme profond ne s'épanche pas souvent et c'est ce qui trompe ceux qui passent sans voir et sans comprendre. Combien coudoient les Bastians canadiens, vont et viennent sans rien remarquer.

Naguère, l'Alsace formait une famille. Maintenant les hommes sont divisés ; quant aux femmes, elles sont toutes fidèles.

Au Canada nous avons aussi nos défections, parmi les hommes: Je voudrais ajouter que les Canadiennes, comme les Alsaciennes, sont unanimes, mais je n'ose. Par intérêt, des hommes capitulent, et à mi-chemin, ils rencontrent des femmes transfuges : elles sont moins excusables, ne s'inspirant que de vanité. Il faut qu'elles soient déchues, pour rougir de la langue française, qui après la langue grecque, fut depuis, toujours reine de beauté. Pauvres linottes.

Faire peu de cas de la langue francaise, c'est une coquetterie de mauvais aloi: on la comprend, cette fausse coquetterie, quand l'on songe aux modes fantastiques qui imposent leur joug extravagant à certaines femmes malgré les protestations du simple bon sens. Pour ces têtes légères l'oubli de la langue française est une mode : c'est, en réalité, la plus sotte des modes parce qu'elle révèle un coeur sec et un cerveau de papillon.

* * *

Dans ce duel d'un peuple fort contre une race faible, les Bastian ont opté pour la cause vaincue, les Oberlé sont tenus à distance. Les femmes dont je parlais, sont ainsi faites qu'elles préfèrent, à l'estime sincère, des hommages trelatés.

Si le vieux Bastian nous parait dur à l'égard de Jean, rappelons-nous qu'entre l'Alsace et Jean, il y avait son père !

Pourtant, Bastian estime Jean, comme l'estime aussi le grand-père qui un jour laisse échapper ce mot sublime : "Il a entendu pleurer l'Alsace !"

* * *

Lucienne, cette évaporée, au contraire de Jean, n'a pas entendu pleurer l'Alsace : elle est sourde : elle aime un Prussien.

Ainsi donc, l'apostasie du père a valu au fils d'être rejeté des siens, accablé sous le mépris d'une vieille femme, qui a pour elle la noblesse des souvenirs.

L'apostasie du père lui méritera un second châtiment dans ses enfants, quand sa fille voudra épouser, comme dit Jean, en graduant le reproche, un Allemand, un Prussien, un officier, un protestant.

L'apostasie du père fera que le fils et la fille se jetteront l'un contre l'autre.—"J'aime Odile", dit Jean, "si tu épouses Farnow, je serai refusé : tu briseras notre bonheur. Ton père, ton oncle, tes parents se sont battus contre les Prussiens.

Mais la jeune fille, qui avant de vouloir épouser un Prussien, a épousé le cause de son père, dira :

'J'ai toujours désiré un homme riche". Digne fille de son père dont l'apostasie n'a qu'un mobile, l'intérêt.

Quelle situation son père lui a faite !

"Aucun Alsacien, dit-elle, ne veut de moi. Je n'ai pas le choix."

"Ma mère refusera peut-être son consentement, mais si elle ose, mon père la quittera."

La fissure se creuse : c'est déjà une lézarde dans le vieux mur. Le père a posé un acte dont les conséquences fatales se déroulent avec une logique implacable. Il sacrifie sa fille : au besoin, il rejeterait sa femme.

La voilà la jeune fille égoïste, belle, dure, parée, riche, indifférente, cruelle : Jeune fille implacable sous une robe de velours.

Elle foule aux pieds son oncle, son grand-père, sa mère, son frère, pour servir l'ambition de son père et la sienne.

* * *

5ème SCENE : Chez le conseiller Brausig, il y a grande fête. Monique, Lucienne, et Jean s'y trouvent pour des motifs divers, on le devine assez.

Les prétentions allemandes vont se heurter à Jean.

On commence par admirer un corsage fait à Paris. Mais quel attentat à la patrie de négliger les couturiers berlinois !

On a envoyé à Paris des Gobelins à réparer. Autre crime. Tel est le diapason de la conversation qui tombe sur les mariages mixtes que l'on approuve, parceque les enfants seront Allemands.

* * *

A ce propos, qu'on me permettre de citer l'un des voeux du Congrès de la langue française à Québec, en 1912.

Le Premier Congrès de la Langue française au Canada émet le voeu à propos des mariages mixtes :

1o Que le père canadien-français marié à une femme étrangère à sa race déploie l'énergie nécessaire pour que l'on ne voie pas ses fils et ses filles contraints d'avouer que, porteurs d'un nom français, ils ignorent la langue française.

2o Que la mère canadienne-française mariée à un étranger à sa race, ait le courage de faire respecter la langue française dans sa propre maison: qu'elle suive en cela l'exemple de tant de mères appartenant à d'autres nationalités et qui n'acceptent pas de sacrifier la langue de leurs ancêtres ;

3o Que l'on favorise la rencontre des jeunes gens et des jeunes filles de race française, afin que, se mariant ensemble, ils conservent la communauté de sentiments, le grand élément de bonheur, au foyer conjugal.

4o Que l'on fasse lire les ouvrages où la question des mariages mixtes, entre personnes de races différentes, est posée et traitée avec force et équité, comme, par exemple, Colette Baudoche, de Barrès, les Oberlé, de Bazin, etc.

Ceci dit, reprenons notre discours.

* * *

Jean relève le gant : il est seul contre tous.

"Je trouve la germanisation de l'Alsace mauvaise," dit-il.

On se récrie.

Jean sans perdre pied, reprend :

"La France est une grande nation : le preuve ? votre achârnement contre elle. Vous l'enviez. On se croirait au Canada !

"Vous oubliez l'âme de la France, sa générosité, son désintéressement, son amour de la justice, son goût, sa délicatesse, sa fleur d'héroïsme. Voilà ce que veut détruire la germanisation, et voilà pourquoi elle est mauvaise votre germanisation.

"Elle détruit l'originalité et l'indépendance d'une race, voilà pourquoi je la trouve maladroite."

Et les autres de protester en choeur et d'opposer à l'admiration de Jean une France désunie, faible, immorale; des Français amuseurs, avec leurs romans et leurs pièces de décadence; par contraste, ils présentent une Allemagne forte: comparez, disent-ils, les deux marines, les deux armées, le commerce des deux pays. Jean tient bon. Un artiste alsacien vient à la rescousse : "Nous sommes loyaux à l'Allemagne, mais nous voulons être Alsaciens en Alsace, comme les Bavarois en Bavière."

* * *

Voilà, esquissée à grands traits, cette discussion, dont nous avons entendu les échos, au Canada. A propos d'anglicisation je me contenterai d'ajouter que le mauvais vouloir de plusieurs de nos compatriotes anglais, à l'égard des Canadiens-français, est impolitique, injuste, insensé.

Insensé, parcequ'il ne servira qu'à armer les résistances.

Injuste, parcequ'il s'acharne contre un esprit religieux supérieur, contre une moralité supérieure, contre une culture d'essence supérieure, contre des moeurs, des traditions, des coutumes supérieures, contre un passé de gloire qu'on ne peut nier sans se décerner un brevet d'ingratitude et d'ignorance.

Impolitique, parceque l'on paralyse par des querelles intestines, l'essor d'un grand pays.

* * *

La crise se précipite au sein de la famille Oberlé.

Le mariage de Lucienne est décidé. On recevra un tiers qui fera la demande : le père acceptera, la mère cèdera, la fille exultera. Tout le monde semble d'accord. Personne ne s'y oppose! Personne ne s'y oppose? Moi ! s'écrie le grand-père qui apprend la nouvelle. Qu'importe, malgré l'opposition de ce vieil Horace récalcitrant, le mariage se fera. Entre Jean et Lucienne toute intimité est disparue. L'oeuvre du père suit son cours, si l'on peut dire.

La nouvelle du prochain mariage se répand, quand Jean va faire sa demande au vieux Bastian qui, inébranlable toujours, refuse et ajoute avec une énergie farouche :

"Je mourrai avec mes haines intactes, comprends-tu, avec mes haines intactes."

Joseph Oberlé a sacrifié la joie, le bonheur, l'espoir de son fils.

Il est temps de consommer le sacrifice et d'immoler l'Iphigénie teutonne.

Le préfet vient faire la demande au nom de von Farnow.

Tous les détails sont dramatiques : les mots du peuple, l'effarement, la subite disparition des domestiques.

Tout à coup, apparait Philippe Oberlé. Le vieillard revêtu de la majesté des antiques intransigeances regarde le préfet d'un oeil terrible en lui tendant un papier sur lequel il a écrit : "Je suis ici chez moi."

Le préfet comprend l'affront.

Il l'avale sans sourciller. Farnow aura Lucienne.

Puis le vieillard dont la langue paralysée se délie soudain clame d'une voix formidable à son petit fils Jean :

"Va-t-en ! Va-t-en !"

Tous ont compris, et la mère aussi, car son angoisse est terrible.

A quelques jours de là, Jean, du régiment où il fait son service, s'enfuit et gagne la frontière de France.

Alors Farnow annonce qu'il renonce à son mariage : Peut-il s'unir à la soeur d'un déserteur ? Tout croule en un instant. Le foyer des Oberlé, en Alsace, est éteint pour toujours.

* * *

Bazin dans son livre a dit que les Alsaciennes étaient les gardiennes du foyer.

Le rôle des Canadiennes est ici tout indiqué.

La jeune fille gardera son charme, sa grâce, si elle prend soin de garder intact l'héritage reçu de sa mère; si elle conserve son amabilité et son industrieuse activité, elle prisera peu de devenir une virago, toujours absente du foyer et laissant évaporer aux grands vents de distractions qui trompent son oisiveté, le subtile parfum de candide gentillesse; si elle se contente d'être le rayon de soleil, elle recevra des hommages, des voeux et des promesses qui en feront la mère canadienne. Pourquoi singerait-elle les autres lorsqu'elle possède ce qu'aucune femme d'une autre race ne saurait lui ravir ? Le dévouement sans limite uni à la bonne humeur inaltérable.

La mère canadienne gardienne du foyer ! C'est un poème digne de Mistral qu'il faudrait écrire. La mère canadienne, ménagère diligente, leçon vivante pour les pauvres linottes toujours dehors, tournant à tous les vents, si vite, qu'auprès d'elles, les girouettes paraissent immobiles; le mère canadienne dont la couronne d'enfants bruyants auréole le front sublime, sanglant reproche aux femmes dénaturées qui laissent glapir leurs petits affamés, pour courir aux aventures frivoles ; la mère canadienne, épouse patiente qui adoucit le labeur d'un mari par sa bonté, son indulgence, son tact, modèle incomparable.

Bazin voit l'Alsace en grand artiste, amant de la nature aimant l'Alsace.

C'est que le paysage vivifie l'amour du sol. Ce Canada énorme, gigantesque, trop grand, qui s'appuie sur les glaces du pôle, n'en est pas moins notre pays ; nous y sommes partout chez-nous, car partout nous y fûmes les premiers. Seule, l'insolense d'un parvenu, bardé d'ignorance, oserait nous appeler des étrangers, comme si nous ne le valions pas ne fut-ce que par notre mépris silencieux de ses grossières injures.

Le Canada, le Canada français ! sur les rives du St-Laurent résonne la chanson française alerte, gaie, émue : aux bords des grands lacs, les joyeux propos—trop joyeux parfois, presque gaulois—des nôtres, nous accueillent de leurs notes drôles ou salées ; dans la prairie, de lointains échos répondent à nos appels. Partout où nous allons, entendre parler français, quelle joie ! Causer, en français ne signifie-t-il pas gaîté, abandon confiance et bonheur ?

Pourtant il suffirait de quelques Luciennes pour que se taisent, de ci, de là, des voix françaises. Espérons qu'il ne se rencontrera, dans l'Alberta, aucune de ces jeunes filles évaporées et dures qui, sont la terreur des jeunes gens sérieux.

Un modèle se présente : il fera le sujet de la seconde partie.

DEUXIEME PARTIE

LA RUPTURE

Le roman de Colette Baudoche est tout autre. Il est d'une simplicité extrême; trois personnages en scène, la mère, Madame Baudoche, sa fille Colette et un M. Asmus, tout frais déballé d'Allemagne.

M. Asmus est un pédant : il est farci d'érudition ; avec un dictionnaire, il croit comprendre et résoudre tous les problèmes. Tout bardelé de science, Asmus ne comprend rien à la Lorraine. Il ressemble comme deux gouttes d'eau à cette gent prétentieuse ignorant les races qui l'entourent, avec cette différence, que l'Allemand est au moins hérissé de faits, de dates, de conclusions, de statistiques, de chiffres, tandis que son compère du Canada, est ignorant comme une carpe et gobe des blagues monumentales. Tous deux n'ont pas le sens du ridicule ; ils vivent béats et contents.

Tout le long du roman, Barrès oppose deux idées, l'idée allemande, l'idée française.

Qu'il fasse cette opposition sans indulgence pour l'Allemand, je m'en doute; qu'il soit bienveillant au Français, personne ne s'en étonnera.

Le but de Barrès est d'empêcher les défections : d'après lui, celles-ci ont pour mobile l'intérêt, et quant à la fidélité, elle se doit payer de lourds sacrifices.

* * *

Et voilà le gros, le grand Asmus, le colosse bon garçon qui s'amène: il sort de la gare à Metz, gare construite par les Allemands, qui ressemble à un pâté de viande" : les détails, sont une série de platitudes."

Asmus le lourdaud a des bottes, et quelles bottes ? de grosses bottes entretenues avec de la graisse rance : il est amateur de charcuterie et de bière. M. Asmus a loué une chambre chez les Baudoche. Colette, malicieuse, rit de bon coeur à la vue de "cet animal de la grosse espèce." Elle cause avec sa mère et Asmus bonne nature épaisse, leur pardonne de parler leur PATOIS FRANCAIS. On se croirait à Toronto où l'on juge de la qualité de notre français ; prétention tout aussi risible que celle d'un Scythe qui ferait des gorges chaudes du grec des Athéniens.

La vanité outrecuidante est la même sous tous les climats. Elle est bonne la prétention de ceux qui réduisent leur propre langue à un informe jargon et qui ont encore des opinions sur d'autres langues qu'ils ignorent, autant que moi l'écriture cunéiforme. Des balourds qui discutent finesse ! J'ai lu maintes annonces rédigées par ces bacheliers : ils écorchent la langue, l'infortunée langue française de façon à faire gambader d'aise les hippopotames. C'est à mourir de rire.

* * *

M. Asmus a donc loué une chambre dans la maison de Madame Baudoche et il est sensible au confort d'une paisible demeure messine.

Barrès n'a pas choisi une maison somptueuse, la partie eût été trop facile.

L'évolution de M. Asmus, du bon M. Asmus commence. Malgré sa nature opacte—je transcris Barrès—malgré qu'il ne sache pas distinguer les nuances, il subit le charme. Il reste à causer le soir, au lieu d'aller à la brasserie. Devant ce "prodigieux bibelot" qu'est M. Asmus, l'espiègle Colette s'amuse et elle s'en donne !

"Le toit de votre gare est joli, lui dit-elle ; une toiture verte ; les vaches ont envie d'y brouter. Que dites-vous de grenouilles qui boivent des chopes de bière, comme motif d'ornementation ?"

Le paisible M. Asmus ne s'offusque pas : il est invulnérable, la raillerie ne saurait entamer son épiderme ; seule-

ment à travers les nuées de son cerveau, il commence à soupçonner un autre civilisation fière, des moeurs courtoises, une société polie.

Combien qui sont égoïstes, bornés, passent sans apprécier la bonté humaine, l'amabilité légère !

La puissante ironie de Barrès est sans pitié ; il profite de tous les incidents pour cingler son personnage. Quelle différence entre cette cruelle raillerie et l'admiration béate de parvenus cossus qui trainaient hier encore les sabots.

* * *

Voici Noël. Asmus a préparé un arbre de Noël. Il étale les présents reçus de son pays. Il montre avec orgueil à Colette, une douzaine de caleçons, avec initiales brodées de la main de sa fiancée, car il est fiancé.

Il étale encore un coussin qu'il dit rempli des cheveux de sa fiancée.

"Alors, remarque Colette effarée, elle a coupé sa chevelure ?

"Non pas, reprend flegmatique, M. Asmus, ce sont ceux qui tombent, quand elle fait sa toilette.

Barrès inexorable va jusqu'à la charge et la caricature.

Maintenant, on annonce une conférence à Metz. Elle sera donnée par un Français.

"Est-ce qu'on boit? demande Asmus, car c'est la mode et l'usage aux "lectures" germaniques qu'on boive de la bière, qu'on grignote et qu'on s'empiffre."

Avec cet honnête pédant, de bonne nature, mais fruste et naïve, Colette ou plutôt Barrès s'en donne à cóeur joie.

Les incidents succèdent aux incidents: toujours et partout, M. Asmus se balance avec la grâce teutonne.

L'empereur ou le Kaiser vient à Metz. Excellente occasion pour Barrès de tremper ses couleurs ; il ne s'en fait pas faute.

Tous les détails de la visite impériale sont travertis, parfois avec une verve bouffonne.

Barrès finit par caractériser cette mascarade—car à l'entendre, c'en est une— d'un mot cruel ; il appelle cela la ferblanterie de l'empire. A de certains moments, on a presque l'impression que la plaisanterie est trop facile.

Quoi qu'il en soit, M. Asmus, comme il fallait s'y attendre, a été grandement tonifié par la vue de son chef, la théorie des régiments, l'éclat des défilés, la puissance du Kaiser, la parade de la superbe Allemagne ; par contre coup, cela était inévitable, la figure de Colette a un peu pâli. Son esprit

comme son coeur revient à l'Allemagne, c'est-à-dire qu'Asmus abandonne ces dames et retourne à la brasserie. Il y retourne si bien que lui, le docte professeur, rentre un soir ivre et titubant. Colette l'a vu; ces jeunes filles ont les yeux clairs; rien ne leur échappe. Le lendemain, M. Asmus de faire cette réflexion, toute naturelle chez lui : "Que voulez-vous ! ce sont nos moeurs. Il n'en est pas autrement humilié. C'est le cas de dire : Made in Germany. L'insousciance dans la brutalité.

Asmus, ce brave rustaud, subit quand même le charme d'une politesse naturelle et constante. Il s'apprivoise.

Nancy qu'il visite, la place Stanislas qu'il examine sont une étape décisive dans sa vie. Il avait étudié Nancy dans ses bouquins avec la conscience d'un érudit borné, sans flamme, sans poésie, mais c'est Colette qui le lui fait goûter, le lui révèle.

* * *

Il y a au Canada des Colettes; elles ne cherchent pas ni ne recherchent les jeunes gens robustes, aux robustes poitrines, beaux specimens d'outres rebondies. Fières et adroites, elles vont à d'autres, plus modestes, mais mieux instruits, moins tapageurs, mais mieux élevés, ceux-ci comptant plus sur leur intelligence que sur leurs poings.

Un travail secret et lent s'est accompli chez Asmus à son insu, si bien qu'un jour, M. Asmus apprend avec indignation que l'on a aboli la langue française dans quelques villages lorrains. Il multiplie les démarches, parcourt la Lorraine qui l'ensorcelle. Il se surprend à être ému de voir que ces Lorrains vaincus s'obstinent à être fidèles.

Ce barbare prussien s'étonne, car dit-il, si nous apprenons le français, pourquoi l'interdire aux Lorrains ?—"On se croirait au Canada, où des Anglais, qui apprennent le français, l'interdisent aux Canadiens-français.

Voilà certes un argument que peu de gens à Toronto ou ailleurs, fusse en plein continent européen, voudraient ouvertement répudier, mais soit courtisanerie, soit inconcience, soit contradiction, il reste vrai que les ennemis de la langue française, quand il s'agit des minorités trouvent d'étranges motifs pour la combattre. Ils rencontrent parfois d'étonnants alliés qui ont une étrange manière de pratiquer l'entente cordiale.

Si M. Asmus venait au Canada, il pourrait se consoler, non pas que le français n'y soit pas ostracisé, mais parceque l'antipathie allemande lui paraîtrait douce en comparaison d'une animosité plus tracassière, plus irréconciliable, plus tenace et qui trouve de surprenantes complicités chez de gros enfants qui se plaisent à battre leur nourrice, la bonne et vieille langue française.

M. Asmus essaie de discuter avec ses amis : mais ceux-ci le renvoient aux Baudoche avec un mépris souverain en ajoutant: "Si les Lorrains ne sont pas contents qu'ils s'en aillent en France." "Encore une fois, on se croirait au Canada.

Cela rappelle une conversation entendue dans l'Ontario. On causait intimement : seulement, les murs ont des oreilles. En l'occurrence, un auditeur se trouvait par hasard dans l'appartement d'à côté et une faible cloison de bois séparaient ces braves gens de l'auditeur involontaire. On disait en substance, non sans s'exciter, que si les Canadiens-français n'étaient pas contents du régime ontarien, ils n'avaient qu'à déguerpir et à retourner dans la province de Québec. Si je nommais les interlocuteurs, on serait étonné de leur position sociale; je ne les nommerai point, parceque je veux leur dire qu'eux qui décochent l'épithète de Boches aux Allemands, sont d'authentiques surboches aux caboches de roche.

M. Asmus se trouve forcément engagé dans la partie de la résistance; il voudrait qu'on ne détruisît rien de la Lorraine afin d'enrichir la vie allemande.

Il y a parmi nos compatriotes anglais du Canada des esprits élevés qui désireraient que l'on conservât tout ce qui distingue les Canadiens-français, des autres, afin d'enrichir le patrimoine général, mais le gros du peuple, perverti par une presse sans pudeur et sans bonne foi, a dès longtemps persuadé à la foule, que les Canadiens-français et les catholiques vivent une vie inférieure, que leurs croyances sont un tissu d'absurdités. Je vous demande lequel vaut mieux, le peuple que l'on calomnie ainsi avec persistance ou le peuple que l'on gorge de préjugés grossiers à faire rougir un singe !

Les amis de M. Asmus, naturellement, ne veulent rien entendre. Comme d'autres que je connais, ils croiraient déroger en empruntant quoi que ce soit aux autres ; ils sont d'essence supérieure, de condition surhumaine: ils le croient du moins. Comment cela se fait-il, eux qui n'ont ni ancêtres, ni lettres, ni éducation, qui sont obtus et fermés aux arts, qui peuvent à peine goûter autre chose que la cornemuse ou le gros tambour, comment se fait-il, qu'ils soient si contents d'eux-mêmes ? c'est pour moi un mystère.

Ce passage de Goethe revient en mémoire, à M. Asmus : "il peut se passer plusieurs siècles avant que les Allemands cessent d'être barbares."

On pourrait citer telle phrase d'Emerson qui servirait de pendant à ce mot de Goethe, s'appliquant, cette fois, aux compatriotes d'Emerson.

* * *

M. Asmus, toujours méthodiquement, arrive à la conclusion qu'à la pâte allemande, il faut le levain français. Com-

me il change ce bon M. Asmus; il est vrai qu'il y a tout près deux petits yeux fripons qui le regardent et le bouleversent. Heureux celui que deux petits yeux fripons épient et transforment !

M. Asmus ira jusqu'au bout de sa conversion. La preuve c'est qu'il renonce à la cuisine allemande et qu'il savoure des andouillettes ; il est pris par des andouillettes ; la nuit il en rêve ; il rêve qu'il mange des andouillettes à côté de Melle Colette. Cette fois, il est tout changé. Jusqu'ici on pouvait avoir des doutes, mais quand l'homme, né gourmand, passe à la cuisine étrangère, son changement est certain ; il n'y a plus rien à espérer ; Esau perdit son droit d'ainesse devant un plat de lentilles; ainsi Asmus, ainsi beaucoup d'autres.

Le vie devient plus intime; les dames Baudoche profitent des faiblesses gastronomiques d'Asmus pour éduquer leur ours. Elles lui montrent à manger, à tenir sa cuiller. Enfin, Asmus croit partie gagnée et invite ces dames à la promenade. Sortir aux côtés d'un Prussien, elles ne sauraient. Un jour pourtant elles cèdent et voici à quelle occasion.

Asmus vient d'annoncer triomphalement que l'ordonnance contre le français a été rapportée. Ces choses-là n'arrivent que dans les romans ou en Allemagne.

Colette est touchée et Asmus aime Colette ; il aime Colette éperdument, il l'aime tant et si bien qu'il rompt avec sa lointaine fiancée. Voilà pourquoi Colette sortit un jour avec M. Asmus dans les rues de Metz à l'ébahissement des Messins.

Fut-il assez naïf, ce cher Asmus et assez imprudent de vivre dans l'ombre de Colette ?

Les événements se déroulent tout naturellement. Vient le temps de faire la demande, alors que les hommes les plus forts se sentent défaillir à la pensée d'être évincés par une petite frimousse dédaigneuse.

"Quel dommage qu'il soit Allemand ! se dit madame Baudoche, il est loyal et bon."

Et Colette que dit-elle ? que pense-t-elle ?

Elle aime M. Asmus. A vingt ans, est-il si facile d'esquiver l'amour qui vous guette ?

Vous croyez que tout est fini ? Les choses n'allèrent pas si vite dans le cas de Colette. Elle se demande, la brave petite Colette, non pas si elle sera heureuse, mais ce que doit faire une Messine en de telles conjonctures.

Elle hésite un long mois pendant lequel M. Asmus a été absent. Il revient, sûr de son bonheur, radieux en pensant qu'il va monter à une civilisation supérieure, faite de franchise, de bonté, d'amabilité, de prévenance. Il ressemble à un ours qui va manger du miel.

Un service funèbre aura lieu dans la cathédrale de Metz pour les soldats français tombés au champ d'honneur, en 1870.

Ils y sont tous les trois, madame Baudoche, Colette et M. Asmus.

Colette songe que les dames lorraines refuseront de saluer madame Asmus.

Le service commence. Les ombres des morts planent : ils ressusciteront un jour. Colette les interroge, ces chères ombres héroïques et Colette a trouvé ce qu'il faut répondre.

Pauvre M. Asmus, vous avez été victime de la guerre et vous ne posséderez pas Colette de qui l'auteur n'a pas dit même si elle était belle, Colette qui laissait émaner d'elle un charme mystérieux, souverain, une qualité bien française, la bonté unie à la finesse.

Peut-être bien que Colette souffrit d'avoir refusé quand elle revint à la maison solitaire, mais elle souffrit moins à coup sûr que si elle eût unie son sort à celui de M. Asmus.

C'est du moins ce que tenterait de prouver l'exemple qui va suivre.

TROISIEME PARTIE

LE DESARROI

Le roman de Victor Margueritte est à deux personnages, une Française mariée à un Allemand.

Que va-t-il s'en suivre ? Le roman répond à cette question.

Tout d'abord, remarquons que si Marthe Ellangé a marié un Allemand, la cause en remonte à son père. Celui-ci est engoué de l'Allemagne et il a voulu que sa fille apprenne la langue allemande, qu'elle ait une instruction allemande, qu'elle vive côte à côte avec une institutrice allemande, qu'elle voyage en pays allemand.

Quand Marthe déclare qu'elle va se marier à un Allemand, qu'elle ira vivre et résider en Allemagne, son père s'y oppose, mais en vain. C'est lui qui a été l'artisan de cette résolution et maintenant en face de son oeuvre il se récuse.

C'est un père borné qui a négligé l'essentiel. Il est la copie vivante de ces Canadiens-français qui oublient sous prétexte d'enseigner l'anglais à leurs fils de leur apprendre le français.

Il y a dans cette conduite un manque de fierté qui contraste avec le faux orgueil qui les pousse à se croire plus éclairés, quand ils ont fait de leurs enfants des éclopés intellectuels, qui traînent dans la vie, avec un regret tardif et sans remède, leur infirmité de ne pouvoir entendre et comprendre les battements de coeur de leurs compatriotes.

Apprendre une autre langue utile, nécessaire, c'est au mieux, mais n'y mettons pas de vanité, ni de bassesse; que cette étude ne signifie point capitulation, aveu d'impuissance.

Quelle folie d'entendre des parents prôner l'étude d'une autre langue et qui font bon marché de la leur ! qui ne savent et ne sauront jamais la leur !

Le père de Marthe s'est opposé au mariage de Marthe ; et aussi la mère et aussi le grand-père et aussi les deux frères, mais en vain ; elle aime. Ce mot dit tout.

Marthe se marie et s'en va résider à Marbourg dans la Hesse, parmi les luthériens.

Elle s'adapte à son milieu, s'en fait accepter, passe l'éponge sur les détails de moeurs allemandes en contradiction avec ses habitudes. Elle parle et pense en allemand, la France se fait lointaine. Elle est heureuse, ne regrette rien, partage même les préjugés de son entourage et n'est pas loin de trouver les Français légers, bavards, frivoles.

Elle parle l'allemand tant et si bien que son mari lui rappelle qu'il lui faut parler français ; il tient lui à ne pas oublier ; il est homme pratique. La manie de Marthe rappelle la folie de tant de gens qui tout fiers de baragouiner un anglais quelconque, croient qu'on efface plus facilement son origine que son accent !

Un jour, elle lit sainte Elizabeth de Hongrie de Montalembert. Son mari lui enlève le livre et le place sur un rayon de la bibliothèque, le plus élevé, pour lui faire comprendre qu'elbourg, c'est son devoir. Mais la France qu'elle avait oubliée le ne devra plus mettre le nez dans ce livre papiste.

C'est le premier nuage dans le ciel de son bonheur, tôt dissipé, d'ailleurs.

Elle se décide à aller visiter ses parents qui accueillent froidement Otto, le mari de Marthe, Otto et Marthe en sont blessés.

Et voici que la guerre franco-prussienne éclate ; Otto rallie son régiment. Marthe malade songe à retourner à Marse relève à nouveau. Elle revient sur son enfance. Cependant elle veut toujours retourner à Marbourg, son agonie commence.

Tout d'abord, on apprend la mort, à la ligne de feu, de Jacques, frère de Marthe : le femme d'Otto est devenue presqu'odieuse aux siens à cause de cette mort.

Le guerre se poursuit ; les défaites succèdent aux défaites, foudroyantes, décisives.

Ses instincts de Française se révoltent. Vaincue avec son pays, elle se redresse.

Otto lui écrit dans l'énivrement de la victoire. Elle surprend en elle un sentiment nouveau. Otto qu'elle a toujours aimé, Otto est allemand. Son devoir? Qu'en fait-elle ?

Son devoir ? mais elle restera en France tant que durera la guerre. Les lettres d'Otto qui la pressent de regagner Marbourg la trouvent inflexible.

Elle aime toujours Otto, mais elle déteste l'Allemagne, qu'elle avait tant aimée.

Un combat terrible s'engage dans son coeur dont Otto était l'enjeu.

Au moment où les Prussiens assiègent Amiens, Marthe met au monde un fils, un fils qui ressemble à Otto : visage carré, cheveux roux.

Sur ces entrefaites les Prussiens envahissent la domicile de M. Ellangé.

Celui-ci fut tenté de leur dire qu'un des leurs était né, mais il eut honte.

"Mieux valait cacher, comme une tare, l'union maudite."

Marthe de sa chambre entendait les dures syllabes qu'elle trouvait naguère si douces à son oreille.

A quelques jours de là, Otto arriva à l'improviste. Otto et Marthe, ils s'aiment encore, mais Otto est vainqueur, pas méchant, mais vainqueur.

Et chacun s'explique clairement : l'explication aboutit à creuser un fossé entre les deux époux, d'un côté, l'Allemagne d'abord, de l'autre, la France avant tout.

Otto se sent blessé : Marthe se révolte ; celle-ci demeure toujours aimable et douce, celui-là bon et conciliant, mais tous deux, de toutes les puissances de leur âme, aiment des idées rivales, des idées irréductibles. Tout ce qui passionne l'un, les droits du plus fort, les défilés triomphants, les cris de victoire est abhorré de l'autre.

Tout ce qui fait gémir, pleurer, sangloter, tout ce qui fait pousser des clameurs de haine, de vengeance à l'une, est objet de dérision pour l'autre.

Quand le mépris ou du moins la méconnaissance entre dans le coeur de l'un, comment l'autre pourrait-il entrer dans ces sentiments sans déchoir ?

Dans les crises sérieuses, rien ne demeure qui ne soit uni; cela veut dire que l'un des deux doit céder, ce sera Hercule aux pieds d'Omphale, ou ce sera Hélène suivant Pâris. Or, ici, tous deux étaient trop nobles, trop sincères pour céder.

Et l'enjeu était l'enfant. Ressemblerait-il à son père et serait-il Allemand ? Serait-il le vivant portrait de sa mère ? et alors il resterait français !

Cet enfant qui aurait dû les unir était le ferment de division.

La jalousie entrait dans leur coeur : ils se surprenaient à l'épier comme s'il s'agissait de l'enlever pour soi seul.

"Cet enfant le tien: il est aussi le mien." Telle était leur formule à tout deux. Otto devient insolent de joie ; Marthe se redresse de plus en plus révoltée.

Otto exalté devient ironique, d'une ironie lourde; Marthe froissée répond sans ménagement. Maintenant, ils s'affrontent, regards contre regards, les yeux chargés de haine.

Des jours passèrent ; la paix enfin conclue, Otto songea à réintégrer Marbourg.

Marthe qui disait au commencement de la guerre : "c'est mon devoir, je retournerai", refusait maintenant de suivre son mari.

Après maintes péripéties que je n'ai pas le temps d'exposer, Marthe se décide à gagner Margourg. Les jours qu'ils passèrent alors, Otto et Marthe, furent des jours terribles, si bien qu'Otto comprit que c'en était fait, qu'il ne triompherait jamais de le Français vaincue.

Il donna son consentement et Marthe s'en alla avec son fils rejoindre les siens à Amiens, ceux que la guerre n'avait pas fauchés. Le fils resta Français comme sa mère, il aurait pu devenir Allemand tel que son père.

L'histoire est finie.

Il resterait des conclusions à tirer.

* * *

LA CONCLUSION QUE JE DESIRERAIS DEGAGER DE TOUT CE QUE JE VIENS DE DIRE SERA COURTE.

AUX JEUNES GENS JE DIRAI : MARIEZ CELLE QUE VOUS AIMEZ : AUX JEUNES FILLES : EPOUSEZ CELUI QUE VOUS CHERISSEZ, MAIS DE GRACE QUELLE QUE SOIT VOTRE SITUATION, N'ABDIQUEZ JAMAIS VOTRE DIGNITE.

SOYEZ PERSUADES QU'UN JOUR OU L'AUTRE, IL VOUS FAUDRA REVENDIQUER VOTRE PLACE, A MOINS QUE VOUS NE SOYEZ RESIGNES A TOUJOURS DESCENDRE ET A CEDER SANS CESSE.

AUX UNES ET AUX AUTRES, JE RAPPELERAI CE FAIT D'EXPERIENCE QUE CEUX QUI SE SONT APLATIS — PARDONNEZ-MOI L'EXPRESSION — ONT ETE RECOMPENSES DANS LA SUITE PAR DES REBUFFADES QUI REJOUISSAIENT CEUX QUI AVAIENT EU LE BON ESPRIT DE SE TENIR DEBOUT.

TOUTES LES C FERONT PAS OUBLIER A CEUX QUI ONT APPRIS A VOUS MEPRISER QUE VOUS N'ETES PAS DE LEUR SANG ; ILS VOUS PAIERONT EN MONNAIE DE SINGE ET VOUS JURÉREZ COMME LE CORBEAU, MAIS UN PEU TARD, QU'ON NE VOUS Y REPRENDRA PLUS.

EN UN MOT, DANS QUELQUE SITUATION QUE VOUS VOUS METTIEZ, AYEZ LE COURAGE DE VOS CONVICTIONS: SOYEZ TOUJOURS FIERS DE VOS ORIGINES; DE VOTRE LANGUE, SOYEZ TOUJOURS FIERS.